

La guerre et le commerce sont les deux piliers de notre civilisation. Je me demande, parfois, combien d'entre nous seraient ici sans ces piliers, remarqua Élias Khoûri, pour dire quelque chose, tandis qu'ils attendaient le conseiller spécial du haut commissaire. Cette réflexion sortit Antonis Hâramis de sa léthargie. Quelques minutes plus tôt, il se demandait comment Khoûri s'était débrouillé pour être présent lors d'une telle rencontre. Ni la guerre ni le commerce ne touchaient directement aux activités de cet homme énigmatique. Pourtant, en y réfléchissant, il se rendit compte qu'au cours des deux ou trois dernières années, aucune des grandes affaires conclues n'avait abouti sans la médiation du « Libanais », sobriquet dont on l'avait affublé. Presque tous les jours, aux alentours de Shérif-Pacha, on apercevait sa peau claire nimbant sa haute et mince silhouette qui vaquait d'une boutique à l'autre, élégamment vêtue de costumes et de chapeaux hors de prix, comme s'il humait le tourbillon du commerce incessant de la ville. Il avait proposé la brasserie Daniele* (où, d'après ses dires, on buvait de l'authentique bière allemande et non « de la pisse de chat ») pour le rendez-vous entre le dignitaire britannique et Antonis, qui ne fréquentait plus ce genre d'endroit ; Hâramis laissa flotter son regard sur les lourdes boiseries, les vastes miroirs et les appliques volumineuses qui décoraient les murs. De sa place, il distinguait à peine les traits du maître d'hôtel qui, du fond de la salle, derrière un comptoir de bois, coordonnait le service. Il voyait uniquement son ventre proéminent rebondir quand il briquait le bar de sa serviette blanche, et il s'amusait de la façon dont, grâce à son accent italien chantant, il malaxait indifféremment quatre langues. Khoûri expliqua :

– Daniele constitue l'attraction du lieu. Il est le protagoniste, une espèce de comédien qui effectue sa performance quotidienne derrière son comptoir.

Effectivement, l'éclairage discret et le ciel de verre formé par les chopes de bière géantes suspendues à des crochets invisibles faisaient penser à une rampe.

– Pour qui ? interrogea Antonis.

– Dès que la Bourse ferme, les jobbers arrivent. Une bière bien fraîche est un baume pour ces pauvres diables. Les as-tu vus s'égosiller, la matinée durant, arpenter les gradins de bois, courir derrière les prix du coton inscrits sur les tableaux noirs ? Pour la Bourse, il faut avoir les reins solides, mon ami, un point, c'est tout. Ils mouillent leurs chemises de soie. Après, c'est le tour des avocats et des banquiers. Y a du monde, je vous assure. Antonis pensa qu'Élias se préparait, lui aussi, à offrir sa propre représentation devant ce beau monde. En fait, il aurait préféré que cette histoire se passât sans tambours ni trompettes, dans le calme d'un bureau, loin de la foule, et l'insistance d'Élias pour organiser une rencontre dans un lieu aussi fréquenté avait fini par l'incommoder tout comme, d'ailleurs, le retard du dignitaire britannique. Le Libanais ressentait cette gêne, et ses efforts pour excuser la muflerie du personnage l'énervaient d'autant plus quand il énonçait des phrases du genre : « En tout cas*, c'est le conseiller du haut commissaire en personne que nous attendons, non pas le premier venu. »

Antonis, hors de lui, grommela :

– Le conseiller en personne, mais non... Nous attendons un guide qui n'a pas appris à être à l'heure... Et, s'il te plaît, cesse de tripoter cette montre, dans ta poche, ça me tape sur le système !

Élias, sidéré, s'empressa d'enfourer sa montre dans son gousset. Antonis tira sur le col de son veston d'un geste décisif et croisa les bras.

La vraie raison de sa colère était autre. Élias l'avait utilisé pour épater la galerie, il en avait l'intuition. Quand ils étaient entrés ensemble, Élias avait fait un signe à Daniele, qui s'était incliné tel un véritable « protagoniste » en chemise blanche, bretelles et noeud papillon. Il était sûr que le géant italien ébruiterait la rencontre, dans son établissement, de l'industriel du tabac Antonis Hâramis et du conseiller du haut commissaire. Ce rendez-vous le désignerait définitivement en tant que fournisseur de cigarettes officiel de l'armée britannique – et en

ferait, du même coup, l'un des Grecs les plus riches d'Égypte ; les détails se régleraient par avocats interposés. Non qu'Antonis ne comptât déjà parmi les crésus d'Alexandrie. Depuis le début du siècle, on trouvait le fameux paquet hâramis-cigarettes égyptiennes, orné de l'emblème d'Alexandrie – les aiguilles de Cléopâtre –, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, et jusqu'en Suède et en Norvège. Monsieur le conseiller s'était sans nul doute renseigné et il ne pouvait ignorer, qu'entre autres choses, Hâramis avait été par le passé le fournisseur de S.A. le sultan d'Égypte et de Constantin, le prince de Grèce. Aussi, Antonis n'avait-il apporté que la photo dédicacée de la main de Sarah Bernhardt, qui, cinq années auparavant, avait visité sa nouvelle usine de Moharram Bey 1 et s'était déclarée très impressionnée par les lieux et l'infrastructure.

L'anecdote était bien connue des cercles de fumeurs invétérés. D'ailleurs, ce fut la première chose dont parla le Libanais quand ils se rencontrèrent :

– Et la photo, tu l'as apportée ?

Élias Khoûri était un citoyen français d'origine libanaise, né à Beyrouth et de confession maronite. Cela expliquait sa mise soignée. « Toujours tiré à quatre épingles » était la première appréciation que l'on portait sur lui dans la ville. Antonis le trouvait aussi sympathique qu'antipathique, et pour les mêmes raisons ! Comment ne pas éprouver de la sympathie envers un individu au rire tellement sain et communicatif ; sa jeunesse, pourtant, constituait un sérieux motif d'antipathie pour Antonis qui, bon gré mal gré, naviguait déjà dans les eaux de la cinquantaine. Par ailleurs, Élias ne lui inspirait pas une confiance totale. Chaque fois qu'il éprouvait l'envie de lui jeter une insulte à la figure, comme c'était le cas actuellement, il se rendait compte qu'il avait trop besoin de lui pour se le permettre, et puis, comment cracher au visage d'un garçon si lisse en apparence et tellement innocent ? Il n'en éprouvait pas moins la sensation que le Libanais faisait de lui ce qu'il voulait, alors que c'était lui qui l'utilisait pour promouvoir ses intérêts. Et cette obsession du détail tellement agaçante ! Néanmoins, son sens de l'observation révéla deux infimes négligences qui lui assurèrent une petite victoire. Élias avait bien sûr discipliné la masse épaisse de sa chevelure à coups de brillantine, et sa chaînette d'argent pendait à son gilet. Pourtant, au niveau de la moustache, quelques poils follets se recourbaient sur sa lèvre supérieure bleuâtre, et obligeaient la lèvre inférieure à les repousser ; et, élément inexcusable pour un Libanais comme il faut, la pochette censée servir à essuyer la sueur qui perlait à son front était déplorablement absente. Il en était réduit à utiliser sa serviette blanche. « Quelle chaleur ! » Il faisait inhabituellement chaud pour un mois de mai. La semaine précédente, il avait plu sans discontinuer – phénomène assez fréquent à Alexandrie. Antonis s'était réveillé plus tôt que d'habitude ; contrairement à Élias, il avait fait appel à Kikinos, le barbier céphalonite, qui, avant d'ouvrir son salon de coiffure situé à Soter, derrière les jardins de Shallalat, était monté très tôt au Quartier grec, armé de son attirail. Enfin, en espérant que cela lui porterait chance, Antonis avait confié l'éclat de ses chaussures à un cireur arménien de la place Mohamed-Ali. Assis en face de Khoûri, il se regardait dans un des miroirs de la brasserie et, satisfait, constatait que le barbier, en sus de la moustache, n'avait pas oublié ses favoris. La clochette de la porte tinta, mais ce n'était pas celui qu'ils attendaient. Étourdi par un parfum capiteux, il se retourna. Une femme impressionnante, en capeline, faisait son entrée. Un boléro couvrait ses épaules et sa robe plissée s'arrêtait juste au-dessous du genou, découvrant des jambes sublimes. Elle s'arrêta, le temps que le sisbis, leur petit Noir loucheur, prenne son chapeau, tandis que, d'un geste théâtral, Faouzi, le garçon, lui désignait la table d'à côté. Légère, dansant sur ses talons, elle s'installa. Lentement, elle fit glisser ses gants, les plia et les rangea dans son sac. Puis elle ouvrit son éventail et balança d'un mouvement impeccablement étudié sa chevelure ondulée. Antonis crut qu'elle lui souriait et s'empressa de répondre en levant son verre dans sa direction. Impressionné par l'allure européenne de la jeune femme, il n'eut qu'une pensée : Quelle jolie femme !

– Yvette Santon, glissa Élias Khoûri qui avait remarqué son intérêt. Franco-Suisse. Des parents, lequel était français, lequel était suisse, je ne saurais dire... (Et il ajouta dans un murmure :) Paraît-il que c'est Philippe Jacquot qui l'a amenée ici. Elle s'est fait passer pour sa femme légitime, mais il est de notoriété publique que Jacquot possède femme et enfants. Une vieille crapule, mon ami. Hâramis connaissait bien Jacquot : un autre Khoûri qui, ces cinq dernières années, en Égypte, trempait dans des affaires louches. Ni pire ni meilleur que le Libanais. Quant à sa prétendue compagne, il comptait bien en faire la connaissance, mais à un autre moment. Pour l'heure, il lui suffi sait d'imaginer qu'il la tenait dans ses bras aux bords de Maréotida 1 ou dans une suite du Shepheard, au Caire, loin des regards indiscrets des Alexandrins. L'arrivée du dignitaire britannique le ramena à la réalité. Il n'était pas seul. Un homme l'accompagnait : un peu plus grand que lui, roux et la peau éclaboussée de taches de rousseur. Il se présenta comme le conseiller spécial du ministre de l'Orient auprès du haut commissariat. Sa présence déranga le Libanais, qui maugréa entre ses dents. En revanche, Antonis trouvait tout à fait naturel que leur homme fût accompagné, ne serait-ce qu'en raison de son statut. Il ignorait s'il devait s'adresser à lui en utilisant un titre quelconque : aussi, il s'en tint à « Mister Koshner ». Il combinait la courtoisie du gentleman anglais et la componction de l'impérialiste britannique. À peine assis, il pesta contre Alexandrie et ses orages printaniers, enchanté qu'il était de l'hiver excellent qu'il venait de passer au Caire. Il était arrivé de la capitale deux jours plus tôt, et la seule chose qu'il trouvait sympathique était la vue magnifique que l'on découvrait depuis la colline du palais du Gouvernement. Pour le reste, Alexandrie lui semblait une ville de province respirant l'ennui, disposant de très peu de distractions et offrant un bien piètre intérêt archéologique par rapport au Caire. Incontestablement, il ignorait totalement l'histoire de la ville et, plus encore, son évolution contemporaine. Une réflexion relative au Premier ministre copte, Boutros Ghali Pacha, permit à Antonis de comprendre que Koshner ne connaissait ni la date ni les circonstances exactes de son assassinat. Quant au rouquin, il n'était pas certain qu'il eût prononcé un seul mot de tout le repas. Enfin, quand, Dieu sait pourquoi, Koshner avait demandé, dès le début, à poursuivre la conversation en français, il était fort possible que le conseiller du ministre de l'Orient n'eût dès lors plus rien compris aux échanges. Mais cela n'avait guère d'importance. Ce qui importait, c'était de sceller les accords, qui, d'après l'industriel grec, étaient déjà approuvés sur le fond. Le rendez-vous à la brasserie de Shérif- Pacha n'était qu'un working lunch purement formel, visant à garantir la commission d'Élias Khoûri. Mr Koshner demanda simplement à fumer quelques cigarettes Hâramis en lieu de sa pipe préférée. Quand Antonis comprit de quoi il s'agissait, il ne se donna pas la peine de sortir la photo de Sarah Bernhardt de la poche intérieure de son veston. Il consentit à se détendre, s'installa confortablement dans son siège et apprécia pleinement les plats que leur servait Faouzi. Il étudia le décor très chantourné de la brasserie. La monotonie du bois foncé était rompue, avec bonheur, par la chemise de Daniele, la moustache claire taillée en brosse de Koshner, comme eût dit Kikinos, la bière blonde et la présence raffinée de Mlle Santon – qu'il avait vue, l'espace d'un instant, se remaquiller à l'aide de son miroir de sac. S'il en croyait Khoûri, dans peu de temps, la brasserie allait être bondée. En attendant les boursiers, avocats et banquiers, donc, se dit-il in petto. L'idée d'une telle rencontre dans une ambiance aussi agréable lui parut soudain très plaisante. À l'avenir, on traiterait les affaires et les flirts dans ce type d'endroits. Peut-être les clients seraient-ils simplement habillés de façon plus décontractée. Il y aurait toujours un Khoûri très intelligent et une magnifique Yvette pour titiller l'imagination. À cette pensée, il leva son verre en guise de salut à l'adresse de la maîtresse de Jacquot qui lui répondit immédiatement. Une minute auparavant, il avait murmuré à l'oreille de Faouzi ce que l'on devine aisément et le serveur à la gandoura 1 verte brodée d'or s'était empressé d'informer la demoiselle que le monsieur soigné, aux cheveux gris et à la belle moustache, se ferait un plaisir de lui offrir son déjeuner. Selon toute vraisemblance, l'issue favorable de sa cour allait

bientôt couronner le meilleur accord commercial qu'il eût jamais conclu et, qui plus est, avec une grande facilité. La bière blonde scintillait dans les bocks alors qu'ils trinquaient. À l'extérieur, l'activité fébrile de la ville se déployait, tendue vers son renouveau économique. Les handouras 1 rivalisaient avec les rares automobiles, tandis qu'alentour se pressait un essaim de tous âges et de toutes races, sacrifiant pieusement au dieu Argent. À l'arrière de la brasserie, une issue ouvrait sur une ruelle où l'Égypte et son peuple vous faisaient malicieusement de l'oeil. L'entrée principale, elle, vous menait directement en Europe – là où s'affichait l'élégance du costume occidental, où dominaient les langues anglaise et française. Il aperçut un de ses employés grecs qui remontait à grands pas la rue Shérif-Pacha, un paquet de papiers sous le bras. Il semblait se diriger avec entrain vers son travail, ce qui remplit d'aise son employeur. En fait, Antonis aimait vivre dans cette ville où les races, les langues et les dogmes carillonnaient de concert, comme dans un festival. Dans aucun autre coin au monde, sans doute, il ne devait exister un endroit où des aventuriers comme lui-même, Élias Khoûri ou Yvette Santon, pouvaient mieux s'épanouir. La grande horloge murale indiquait treize heures trente. Ce ne sont pas uniquement la guerre et le commerce qui nous ont conduits ici, songeait Antonis, alors qu'il découvrait le corps d'Yvette. Quand il la pénétra, il oublia où il était, le luxueux appartement d'Élias Khoûri – à Rouchdi – comme le grand lit de métal doré où il serrait contre lui la femme qui avait enflammé son imagination. Quand sa partenaire poussa des petits cris étouffés, ponctués d'« encore ! encore ! », elle le ramena vers une plus nette perception de la voluptueuse réalité : ses seins, aussi fermes que des citrons, ses cheveux dont de longues mèches ondulées s'emmêlaient dans les barreaux du lit et le triangle de son pubis qui lui picotait le ventre. L'orgasme vint, puissant, irrésistible, qu'il accompagna vigoureusement de la voix, presque un hurlement, tandis que sa maîtresse écarquillait les yeux d'étonnement.